

A TOUTE VAPEUR

La gare était silencieuse. Quelques employés, de-ci, de-là, mornes, tristes, tantôt prêtaient l'oreille, tantôt inspectaient l'horizon, puis, à voix basse, se communiquaient leurs impressions. Le ciel était gris, doux, avec cette vague lourdeur estompée qui annonce la neige.

Soudain, sans que rien eût fait prévoir ce coup d'audace, la gare fut cernée par un escadron de uhlans qui, la balustrade de trois pieds sautée par leurs chevaux éperonnés, allèrent se placer sur les rails mêmes. Résister était inutile. Le chef de gare eut le cœur saisi par l'angoisse. Deux régiments français venaient de quitter la gare par un seul train complet.

Cette avant garde prussienne prouvait que l'armée n'était pas loin. Impitoyables, les ennemis allaient tâcher de poursuivre dans leur retraite notre armée qui, vaincue par le nombre, excitait encore l'admiration par son courage.

En effet, déjà les lourdes batteries arrivaient sur la place qui précédait la station ; puis on entendit les fifres des régiments au pas cadencé et le trot régulier des cavaliers aux rangs compacts.

Un officier supérieur, descendu de cheval, casque sur la tête, cigare aux lèvres, le sabre traînant sur les rails sonores et les dalles retentissantes du trottoir, alla trouver le chef de gare et, dépliant une carte, des papiers, dit brusquement, la voix haute, le geste bref :

— Ici, il doit y avoir une machine et des wagons de réserve. Préparez un train pour deux régiments.

C'était un vieux militaire que le chef de gare—et, son grattoir à la main, il frémissait de rage impuissante. Il lui passait des idées folles de tuer cet homme comme un chien,—de lui enfoncer dans le cœur, en plein dans le cœur, droit, ferme, la seule arme qu'il avait, et de lui crier toute sa rage, toute sa haine en prenant cette vie qu'il paierait de la sienne. Il se contentait cependant et, froidement, avec calme, il répondit,—la voix tremblait un peu à la vérité, mais d'indignation et de colère :

— Je n'ai pas de machine, je n'ai pas de wagons, monsieur.

Sans mot dire, l'officier regarda une carte ; en marge, des indications y étaient imprimées.

— Vraiment ! dit ce dernier. Je vois que vous devez toujours avoir ici une machine, et, dans le hangar, des wagons supplémentaires.

Comme ils étaient bien informés ! Et comme le service d'espionnage était merveilleusement complet !...

Le chef de gare n'avait pas répondu. Machines et wagons supplémentaires étaient partis, il y avait plusieurs heures, mais pour le service de la France. En vain, l'officier visita et la rotonde, abri de la machine, et le hangar, abri des voitures. Rien, rien. Furieux, il allait faire payer cher sa déconvenue, quand, en ce moment, un coup de sifflet, strident, aigu, retentit au loin.

— Ah ! voilà un train ! s'écria l'officier.

En un clin d'œil, batteries dissimulées derrière la haie, uhlans un peu partout, l'officier seul resta sur le trottoir et attendit.

S'élançant sur le disque, le tourner au rouge, arrêter ainsi le train, fut la première pensée de l'aiguilleur, qui faisait semblant de ne pas voir deux canons de revolver braqués sur lui derrière la guérite, puis il réfléchit que le train avait déjà dépassé la limite de l'arrêt, et tous les employés attendirent anxieusement. Ces quelques minutes leur parurent interminables. Bientôt la machine longea le quai d'arrivée, et le train s'arrêta avec de rudes chocs de fer.

* *

Long était le convoi, mais solitaire aussi ; quelques blessés à demi couchés, geignant et souffrant, sur les coussins gris et bleus des premières ou secondes classes, puis une nombreuse suite de wagons vides.

A peine arrêté, rien de suspect n'étant apparu, le train fut pris d'assaut ; uhlans en tête, uhlans en queue, soldats prussiens sur la machine et dans le fourgon du garde-frein. L'officier parcourut le train, examinant, comptant les voitures. Sa résolution était prise. Le signal d'embarquement fut donné. Quelques minutes après, le convoi était rempli, deux régiments prussiens s'y étaient entassés, les blessés français ayant été brutalement enlevés.

* *

Or, ce train était celui qui venait de conduire, à travers la vallée, derrière la montagne qui, au loin, laissait entrevoir sa croupe arrondie, l'arrière garde française et l'avant garde prussienne voulait absolument l'atteindre, mais ce que l'officier supérieur ignorait, c'est que derrière cette montagne, au sortir du tunnel qui la traversait dans toute sa largeur, le pont qui dominait, à près de vingt-cinq mètres, l'étroite vallée d'un petit ruisseau à demi caché sous des rocs aigus et à pics acérés, ce pont, les Français l'avaient fait sauter et que ce train avait attendu de l'autre côté que l'opération fût faite, pour pouvoir revenir sans inspirer d'alarme, au cas où il rencontrerait l'armée prussienne victorieuse et maîtresse d'une gare prochaine. Le chef français avait laissé dans les wagons vidés un petit nombre de blessés de la dernière affaire, pour inspirer une plus grande confiance aux

Prussiens et sûr qu'ils seraient bien soignés à la première gare par leurs compatriotes.

* *

L'officier s'était approché de la machine. Deux soldats, sur ses ordres, y montèrent.

— Rompez l'attelage ; décrochez les chaînes, dit-il à d'autres soldats. Vous, mécanicien, aiguillez-vous ; nous allons retourner d'où vous venez, et vite.

La machine, détachée de l'avant du train, alla se placer à la queue devenue tête ; puis, pendant que les derniers Prussiens se plaçaient dans les wagons, tranquillement, chacun de leur côté, l'un à droite, l'autre à gauche, mécanicien et chauffeur descendirent, une burette d'huile à la main, graissant les bielles, les pistons, se baissant pour examiner l'état des roues et de la chaudière ; puis, tandis que les soldats de la machine qui les avaient suivis du regard d'abord, regardaient un peu étonnés la vapeur qui sifflait doucement et la chaudière grande ouverte où luisaient les flammes à l'aspect infernal, les deux hommes s'étaient rencontrés, avaient échangé quelques mots à voix basse et chacun de son côté était remonté sur la plateforme reliant le tender au corps de la locomotive.

— En route !

L'officier supérieur était monté dans un coupé. Il y avait encore quelques gouttes de sang qui semblaient toute fraîches : c'était le souvenir laissé par ces malheureux que les employés de la gare avaient aussitôt placés dans les salles d'attente vite transformées en ambulances. Déjà le train était parti, s'ébranlant lentement avec ses quarante wagons chargés et laissant après lui un blanc panache d'épaisse fumée ! Le mécanicien, la main sur le régulateur, regardait par la lunette de la voie, comme à l'ordinaire, sifflant aux courbes, dans les tranchées, aux passages à niveau. On ne voyait personne sur la route qui bordait parfois le chemin de fer, et les fermes, éparses dans la campagne, avec leurs volets verts, semblaient des oasis abandonnées dans le désert monotone !

Le chauffeur, méthodiquement, sans s'occuper des deux Prussiens qui épiaient depuis la mise en marche les moindres mouvements de l'un et de l'autre, frappait de son marteau énorme les gros morceaux de charbon qu'il concassait pour les jeter dans la fournaise et attiser le feu de la chaudière. Et les peupliers défilaient et les poteaux télégraphiques s'alignaient et disparaissaient derrière l'horizon fuyant en ligne interminable. Plus près se dressait, visible et nette cette fois, la montagne.

Le chauffeur prit un gros marteau et pénétra un peu dans le tender ; le mécanicien ouvrit la chaudière et prit à la main la lance d'où s'échappe l'eau bouillante de la chaudière en la dirigeant négligemment vers le Prussien.

Tout à coup l'entrée du tunnel noire avec une éclaircie là-bas au loin, de l'autre côté apparut. Un coup de sifflet prolongé retentit. Le train entra dans la nuit sombre. Au même instant le lourd marteau du chauffeur s'abattit sur un Prussien, qui tomba sans un cri, la cervelle jaillissant du cerveau écrasé, pendant que l'autre, les yeux une fois aveuglés par le jet d'eau bouillante, était précipité vivant dans la chaudière béante.

— Et maintenant, à toute vapeur ! cria le mécanicien, ouvrant en plein, d'un coup, le régulateur.

— Nous allons cent kilomètres à l'heure, dit le chauffeur.

Le tunnel finissait. C'était le jour, la lumière, c'était la vie. Non, c'était la nuit, mais éternelle ; c'étaient les ténèbres, c'était la mort !

Les deux hommes se serrèrent la main. Ils le voyaient, le vide, ils le voyaient, et le train courait, éperdu, fou, dans une vitesse insensée.

— Vive la France ! crièrent-ils ensemble.

Et dans l'abîme tout s'effondra dans une chute vertigineuse, là-bas, au fond, sur les rochers, dans l'eau, tout, tout... ; et, comme un dernier défi, on eût dit qu'un suprême coup de sifflet de victoire, de vengeance, de colère, partait de l'âme de la machine convulsée dans une effroyable explosion.

LOUIS MESNARD.

Aménités conjugales.

Z..., qui a épousé sa femme par amour... pour la dot, dès le surlendemain du mariage, recommence à mener une vie de patachon.

La jeune épouse la trouve mauvaise et adresse des reproches sanglants à l'infidèle :

— Vous m'avez prise pour être la compagne de vos jours, n'est-ce pas, et je ne vous vois jamais que le matin...

— Permettez, permettez, madame ; je me suis engagé pour les jours, c'est vrai, mais je n'ai pas parlé des nuits.

* *

Jaspin prend à part le médecin qui soigne son oncle.

— Eh bien ! lui demande-t-il d'une voix trempée de larmes, espérez-vous sauver mon pauvre oncle ?

— Non, car il est irrémédiablement perdu.

Les gémissements du nouveau redoublent.

— Calmez-vous, fait le bon docteur ; puisque je vous affirme qu'il n'en reviendra pas !